3ME ANNÉE—No 6. LE NUMÉRO, 10 CTS SAMEDI, 18 JUIN 1904

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien

ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
UN AN - - - - - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - - Quinze francs
SIX MOIS - - - - - 1.00	TEL. BELL: MAIN 999	Six mois - - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.

Je me
Souviens



SOMMAIRE



IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

THEATRE NATIONAL FRANCAIS

1440 Ste-Catherine. George Gauvreau, Prop

Semaine du 20 Juin

Grand Spectacle

FAUST

Prix { Matinée, 10, 15, 20, 25 et 30c. / Soirée, 10, 25, 35, 40 et 50c.

N. B.—Les enfants âgés de moins de 5 ans ne sont pas admis aux représentations.

EDMOND GIROUX, Jr.

Pharmacien Chimiste

difice du Monument National

216 RUE SAINT-LAURENT

Téléphone Main 2628.

Spécialité : Ordonnances des Médecins.

Affections des Organes respiratoires, toux rebelles, bronchites aigues et chroniques, catarrhe, asthme, engorgements pulmonaires, laryngites, et toutes affections de la poitrine.

Glycetose

Marque déposée

Dose : Adultes, une cuillerée à thé toutes les deux heures.—Enfants : une demie cuillerée à thé toutes les quatre heures. Seul dépositaire :

PHARMACIE GAGNER,

Coin des rues St-Denis et Ste-Catherine MONTREAL.

CHRONIQUES DU LUNDI

PAR

FRANÇOISE

Un fort volume de 325 pages. Prix, 35c

A vendre chez MM. DEOM & FRERES, 1877 Rue Ste Catherine, Montréal.

Montreal Mode

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

Publié sous la direction de

Mme GABRIELLE GORCY

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

22A Rue EMERY. Tel. Main, 2045.

1 an, $1.50 ; 6 mois, 80 cents.



DENTISTES...

Nos dents sont d'une grande beauté, naturelles, inusables, incassables, sans traces d'artifices, et donnent la plus grande satisfaction à tous. Elles sont garanties. Or, ciment, argent pour plombage. Electricité.

Institut Dentaire Franco-Americain

162 Rue St Denis Montreal

Bell Est 1744

Fleurs Fraiches!

Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

Le Fleuriste des Theatres

1607 RUE STE-CATHERINE

Tél. Bell Est 1949

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés.

ETABLIE EN 1830

BENNING & BARSALOU

La plus ancienne Maison d'Encanteurs du Canada.

ENCANTEURS DE COMMERCE ET MARCHANDS A COMMISSION

Nos 86 et 88 Rue St-Pierre

MONTREAL, CANADA.

Références : | La Banque d'Hochelaga / La Banque de Montréal

Encans opérés par toutes les branches de commerce.— Correspondances et consignations sollicitées—Avances de fonds au besoin—Retours prompts.

Ventes de meubles traitées avec soin et promptitude. Nous pouvons opérer ces ventes avec tous les avantages possibles.

Téléphone 1744. —— Boîte Poste 215.

POUR BIEN RECEVOIR

Vos amis, ayez toujours les....

Vins Porto & Madère

—DE—

BLANDY FRERES.

Seuls agents à Montréal ;

LAPORTE, MARTIN & CIE.

Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse.

N. BEAUDRY & FILS

Bijoutiers Opticiens

212 Rue St-Laurent, Montreal

Essayez le Polisseur CANDO pour argenterie

Demandez un échantillon.

TÉL. BELL, MAIN 2106.

Spécialiste :

BEAUMIER

Médecin et Opticien

A l'Institut d'Optique



EXAMEN des Yeux **GRATIS**

1824 Ste-Catherine, Coin Avenue Hôtel-de-Ville

Est le meilleur de Montréal comme Fabricant et Ajusteur de Lunettes, Lorgnons, Yeux Artificiels, etc., Garantis pour bien voir, de loin et de près, et guérison d'Yeux.

"Le Petit Canadien"

(ILLUSTRE)

Revue Mensuelle

Litteraire et Pittoresque

ABONNEMENT, un an 0.50

Specimen envoyé franco sur demande

LE PETIT CANADIEN

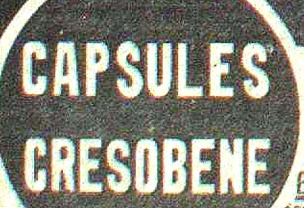
Boîte Postale 318, Québec

QUERY FRERES Photographes

10 Cote St-Lambert, Montréal



CONSOMPTION



On ne se soigne plus avec les mêmes remèdes aujourd'hui. Les théories de Pasteur ont bouleversé les méthodes de traitement. Ainsi dans les maladies des voies respiratoires (Toux, Rhumes, Laryngites, Asthme, Bronchites, Tuberculose) on emploie avec le plus grand succès le merveilleux anti-microbes les Capsules Cresobene qui renferment des produits balsamiques et antiseptiques d'une incomparable volatilité dont l'efficacité tient du prodige. DEPOT. ARTHUR DECARY Phcn 1688 Ste Catherine MONTREAL et toutes pharmacies.

50c le Flacon. Monsieur Decary envoie gratuitement sur demande un livret COMMENT LUTTER CONTRE LES MALADIES DES POUMONS.

3me ANNÉE—No 6 Samedi, 18 Juin 1904

Le Journal de Françoise

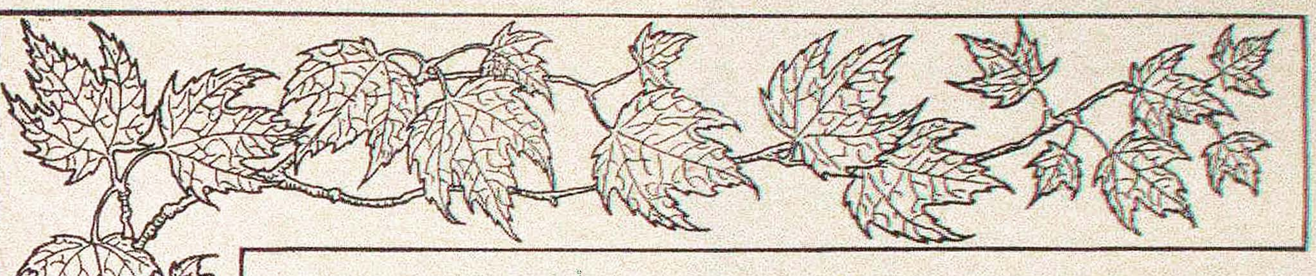
(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

Directrice : R. BARRY

Dire vrai et faire bien

ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
Un an - - - - - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - - Quinze francs
Six mois - - - - - 1.00	Tel. Bell, Main 999	Six mois - - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.



Aux Canadiens-Français (1)

De la foi, de l'idée ardente pionnière,
Aux rivages lointains apportant la lumière
La France a su donner son génie et son sang ;
Ecrivant nos exploits aux pages de l'histoire
Elle a laissé partout, de son nom, de sa gloire,
Quelque chose en passant.

Mais sous nul autre ciel cette héroïque race,
N'a laissé derrière elle une plus forte trace,
Un plus grand souvenir qu'aux bords du Saint-Laurent.
Comme un phare éclairant la vague qui l'inonde
Son astre jette encore au ciel du Nouveau Monde
Son éclat rayonnant.

Pour conserver intact le grand nom de la France
Puisse toujours la paix et sa douce influence
Dominer parmi nous, O Canadiens-Français !
Et jaloux d'accomplir cette tâche si belle,
Puissent nos rangs garder l'union fraternelle
Si féconde en bienfaits,

Et fiers de conserver sur le sol d'Amérique
Des souvenirs français le trésor magnifique,
Renonçant pour jamais aux luttes d'autrefois,
Sachons garder toujours ce brillant héritage
Transmis par nos aïeux malgré les jours d'orage :
NOTRE LANGUE ET NOS LOIS !

(1) La signature authentique de Crémazie accompagnant la dédicace, aussi de sa main, nous ont été données par un ami du JOURNAL DE FRANÇOISE, qui savait tout le plaisir que ce don causerait à nos goûts d'antiquaire et à notre sentiment patriotique. Nous l'en remercions vivement. La poésie ainsi autographiée, est imprimée sur une simple feuille de papier. Crémazie avait l'habitude, ainsi qu'on le sait, d'imprimer lui-même ses poésies sur des feuilles volantes pour les distribuer ensuite à ses amis. Note de la Rédaction.

LE PATRIOTISME PRATIQUE

(Pour le JOURNAL DE FRANÇOISE)

Le patriotisme n'est pas un vain mot. Beaucoup pourtant le trouvent vide de sens ; c'est qu'ils ne réfléchissent pas. Et ceux là sont légion Emportés par le tourbillon des affaires ou des plaisirs, ils ne savent pratiquement ni d'où ils viennent ni où ils vont. Ils marchent, marchent, marchent.... Ce sont les brasseurs d'affaires ou les viveurs indifférents. " De l'or ou du plaisir," clament-ils, et puis ni... fini !

D'autres aveuglés par la passion des prétendues égalités dont hélas ! s'honorent nos temps, ne comprenant plus ce qu'il y a de beau et de grand dans les revendication légitimes et honorables du droit à l'existence et au bonheur par les moyens pacifiques, dépassent le but, et, c'est au cri de *liberté* qu'ils deviennent *libertaires* et assassinent la *vraie* liberté ! Ce sont les fervents de l'internatiolisme et de la paix universelle... par la guerre du pétrole et de la bombe !

Ils ne savent pas ce que c'est que la patr e et le patriotisme !

C'est que, voyez-vous, pour comprendre la patrie, il faut savoir ce que c'est que la famille, et, pour *savoir* la famille il est nécessaire de pénétrer sa nature. Or on ne saurait pénétrer le sens vrai des *liens du sang* que si on perçoit au moins quelque chose des origines et des destinées de l'homme.

Le premier type de la patrie c'est la famille patriarcale d'autrefois. Le patriotisme vrai a sa source dans l'affection naturelle et voulue de Dieu qui unit les uns aux autres les fils d'une même maison et d'un même sang.

La patrie c'est la grande famille, ce mot explique tout.

C'est pourquoi le patriotisme est une force vive parce qu'il jaillit de la nature comme l'eau d'une source.

* * *

Le patriotisme en même temps qu'il est une force naturelle est une force féconde.

Mais c'est à la condition d'être pratique.

Je ne sais plus qui a dit ou écrit que les Canadiens français *font trop de discours* — que dira-t-on Françoise, maintenant que ces dames s'en mêlent ? — il aurait fallu dire plutôt que peut être ils ne travaillent pas assez !

Il ne suffit pas de parler, il faut agir. Haranguer les foules au jour de la St-Jean-Baptiste, c'est bon. Les persuader à agir, par l'exemple autant que par la parole, c'est excellent.

Ce n'est pas tout d'applaudir au drapeau qui passe. Il faut le suivre, et, c'est souvent plus difficile.

Travailler ! Quand on pense qu'il y a des gens, dont les grands-pères étaient d'honnêtes et besogneux *habitan s* — la noble race ! — qui trouvent indignes de *travailler !*

Et, voici ma transition, le patriotisme bien compris aide à travailler. On travaille pour soi, pour sa famille, pour son pays !

On se souvient des ancêtres et l'on pense aux arrière-neveux. Le mystérieux cimetière où dorment les *aieux* et les *champs* nouveaux où moissonneront ceux qui viendront, c'est l'extension de la patrie, dont on est. Oh ! comme on est grand, quand on est patriote !

Un vrai patriote est plus qu'un simple brasseur d'affaires. Un vrai patriote est autre chose qu'un jouisseur si tôt épuisé. Un vrai patriote ne saurait être un inutile fainéant. .

Vous connaissez le joli monde des abeilles ? Dans ces gentilles ruches.... la mort est la peine que subit la paresse. Dès que les bourdons sont devenus inutiles, on les tue, avec des *bourdonnements* peut-être mais sans phrase A leur manière les abeilles sont patriotes.

Les travailleurs sont la force d'une nation. Un patriotisme fait uniquement de phrases sonores ne mène à rien. Il n'est pas pratique.

Mais, par exemple, comme le travail est à l'homme une peine, depuis le péché d'Adam, être bon chrétien ne nuit pas pour être bon patriote ....

Je m'arrête, je ferais un sermon de Saint-Jean-Baptiste !

L'ABBÉ ELIE J. AUCLAIR.

Juin 1904, à Sherbrooke.

NOTRE RELIGION NOTRE LANGUE

On a beaucoup remarqué, ces temps derniers, la fréquence des mariages de nos Canadiennes-Françaises avec les Anglais.

—Encore une nationalité qui disparait, me disait l'autre jour, une amie, comme nous regardions passer un défilé de voitures faisant la reconduite à une de nos jeunes filles venant de contra ter un de ces mariages mixtes dont je viens de parler.

J'espère bien que non, car la tendresse conjugale n'est pas nécessairement incompatible avec le patriotisme.

" L'amour est comme la foudre, dit le vieux dicton, on ne sait où il tombe que lorsqu'il est tombé" et si ce sentiment est, hélas ! indépendant de la volonté, que pouvons-nous reprocher à ces jeunes cœurs que l'amour vient surprendre.

Nous ne sommes plus à l'époque où Jeanne Sauriol, faisant violence à ses plus chères affections, refusait d'accorder sa main à celui qui avait combattu contre sa patrie. De nos jours, cette sorte de patriotisme n'est plus désirable.

Ce à quoi nous devons tendre, c'est de ne faire des habitants de notre Dominion qu'une seule et même famille. Et pour arriver à ce but auquel nous parviendrons un jour par l'indépendance de notre pays, une fusion partielle des races n'est pas à déplorer.

A une condition essentielle toutefois : C'est que la Canadienne-Française demeure fidèle à sa religion, à sa langue et à ses traditions. C'est dans l'exercice de ces devoirs qu'elle continuera l'œuvre de la bonne patriote.

Et les Canadiennes rarement, j'ai la fierté de le constater, faillissent à leur rôle.

Combien de familles avons-nous ici, au Canada, parlant, malgré leur nom anglais, le français le meilleur et le plus pur ? Certes, ce n'est pas qu'il faille ignorer l'anglais, il nous est même devenu indispensable, mais la première langue à savoir, à conserver, à chérir par-dessus tout, c'est la langue française.

Jeunes Canadiennes-Francaises qui épousez nos alliés, les Anglais, souvenez-vous-en !

FRANÇOISE.

LA CREATION D'ECOLES MENAGERES

C'était un homme d'initiative que Jean-Baptiste, un précurseur, un novateur dans le meilleur sens du mot. Peut être aussi, avait-il ses petites faiblesses—les saints eux-mêmes condescendent à en avoir sans doute pour ne pas décourager le commun des mortels qui en a de grandes. Ces âmes d'apôtres ont quelquefois des candeurs d'enfants. Il se pourrait donc, sans miracle, que la sienne eut de secrètes complaisances pour les feux de joie, les oriflammes claquant au souffle des fanfares, les chars allégoriques. Les formes éclatantes du culte qu'on lui rend en seraient une sorte de présomption. Cependant les Ecritures ont négligé de nous renseigner sur ce point. La chose certaine c'est que l'ami du Sauveur était un homme d'action.

Donc si notre profession annuelle de patriotisme ne se bornait pas à agiter des drapeaux et à se mobiliser en famille pour aller contempler le défilé de processions symboliques ; si l'on *étoffait* son enthousiasme de quelque œuvre pratique, il y a tout lieu de croire que le saint patron de la Nouvelle-France ne pourrait qu'en être davantage honoré. Quelques-uns l'ont compris. Un petit groupe de patriotes dévoués, seuls dans cette vaste association de la société St. Jean-Baptiste, travaille sans relâche et sans bruit, consacre de précieux loisirs à l'élaboration d'œuvres intéressant au plus haut point notre avenir national. Telles, la Caisse Nationale d'Economie, les Cours du Soir, etc. A leur exemple, les Dames de la St-Jean-Baptiste,—association nationale récemment formée—ont résolu d'inaugurer leur service patriotique par la fondation d'Ecoles Ménagères dans la province de Québec.

Depuis quelque temps déjà, dans les cercles où l'on se préoccupe d'œuvres sociales, le besoin urgent d'Ecoles ménagères pour notre population était le sujet de préoccupations constantes. La fondation d'institutions de ce genre dans les provinces voisines, leur succès, là et ailleurs, les bienfaits qu'elles opèrent pour toutes les classes, dans les pays où elles fleurissent, tout cela était fidèlement suivi et surveillé par quelques femmes soucieuses, non seulement du soulagement corporel des pauvres, mais, encore du sort du peuple et du bon renom de leur race

L'idée a mûri tranquillement ; l'on s'est prudemment instruit de l'expérience des autres ; enfin, aujourd'hui, malgré des ressources fort modestes et le défaut signalé de parrains millionnaires, l'Association des Dames de la St-Jean-Baptiste va jeter les bases de l'Ecole ménagère.

Elle escompte avec confiance pour surmonter les difficultés de l'entreprise, la protection des pouvoirs publics, l'appui du clergé et le concours des maisons d'éducation.

Ces secours, en effet, n'ont pas manqué en Suisse, en Belgique, dans les provinces canadiennes voisines aux femmes qui ont voulu remédier par ce moyen aux maux nouveaux de notre société.

Les mœurs évoluent, les classes s'affranchissent, les dernières traces du servage antique tendent à disparaître. Tout cela c'est du progrès, mais, du progrès, on pourrait dire comme Victor Hugo de la Création, que c'est : *une grande roue qui ne peut se mouvoir sans écraser quelqu'un.*

Evidemment un grand malaise accompagne tout déménagement, même pour le mieux. Il est rare que des objets précieux n'y soient ou égarés ou abimés.

Depuis quelques années, par le fait de cette émancipation, l'ordre économique des familles est bouleversé du haut en bas de l'échelle. Tous y ont gagné quelque chose et perdu quelque chose.

Actuellement chacun semble souffrir. En tous cas tout le monde se plaint. C'est qu'en adoptant les nouvelles habitudes de liberté, de bien-être, de luxe et de confort, on a oublié de retenir parmi les anciennes, quelques-unes de celles qui assurent mieux encore, et autrement, le bonheur. Telles ces reliques d'ancêtres, dont la beauté simple et la solidité sont révélées à l'insouciant qui les livra au fripier par le contraste des brillantes nouveautés mises à leur place.

La tradition qui tend à s'effacer de nos mœurs est celle de la science ménagère qui faisait l'orgueil de nos mères et le bonheur de nos pères.

L'esprit d'indépendance des enfants du vingtième siècle, l'accroissement du nombre des métiers et professions qui attirent la femme au dehors d'une part, l'intervention des mécaniques se suppléant de plus en plus à l'effort intelligent dans les travaux de la maison, d'autre part, contribuent à jeter dans le discrédit un art soi-disant accapareur, suranné et gêneur. Or, les résultats de ce mépris pour la science ménagère sont désastreux. On n'en saurait calculer le fâcheux enchaînement, car le relâchement du lien familial qui en est l'effet immédiat, entraine dans toutes les classes de la société, le désordre, l'ignorance de l'économie avec ses conséquences : l'incurie, l'inconduite, l'alcoolisme, etc., etc.

Voilà les misères contre lesquelles les instigatrices des Ecoles Ménagères ont voulu réagir dans les pays d'Europe ; ce sont les mêmes que nous devons combattre chez nous, ou prévenir là où ils ne se sont pas encore introduits. Espérons que l'effort qu'on va tenter dans ce but sera aussi efficacement soutenu par les pouvoirs publics qu'il l'a été ailleurs.

Parmi les hommes qui constituent ces pouvoirs, il n'en est pas un qui ne souscrive d'emblée au principe que : *le premier devoir de la femme,—fut-elle reine ou ouvrière—est d'acquérir les qualités nécessaires au bon gouvernement de sa famille* ; on ne leur deman-

de donc que d'être logiques en favorisant dans la mesure de leurs moyens, la réforme projetée.

Nos maisons d'éducation surtout, peuvent y aider puissamment, et le pays qui doit à nos admirables religieuses, depuis son origine, tant de bienfaits, leur devra encore, sans doute, la transformation de leur enseignement pour l'adapter aux nouveaux besoins des temps, là où la chose devient nécessaire.

Nous savons que dans plus d'un village les curés sollicitent des directrices de couvent, cette addition urgente de l'éducation ménagère à leur programme. Les couvents, de leur côté, ne demandent pas mieux que de satisfaire aux nécessités du moment Quelques-uns se sont déclarés prêts à adopter la méthode nouvelle et à concourir de leur intelligent dévouement à l'œuvre patriotique.

Les esprits dirigeants de ces institutions comprennent que l'impl'cite confiance du public envers elles leur impose le rôle d'arbitres et d'initiatrices.

Dans la pleine liberté que leur laisse d'ailleurs l'Etat, elles ont toujours composé leur programme en vue de ce qu'elles jugeaient le plus grand bien de leur clientèle sans chercher à courtiser la faveur de cette clientèle, lui résistant au contraire dans l'occasion.

L'instruction ménagère régulière et obligatoire, ajou ée ou substituée en partie, à l'ancien cours, créera justement l'une de ces occasions de vaincre certains préjugés ; mais, leur zèle patient s'entend à ces pacifiques révolutions et, celle-ci, une fois accomplie, les familles ouvrières comme la population des campagnes en resteront reconnaissantes aux couvents.

A côté d'une érudition livresque, en plus des leçons d'orthographe, de géographie, de littérature, et même de piano, on leur saura gré d'avoir mis des notions d'hygiène usuelle, de chimie pratique appliquée à la connaissance de la propriété des aliments, de cuisine, de couture — de tout ce qui fait une ménagère experte, heureuse et prospère—dans la tête de femmes faites pour pourvoir aux besoins d'une nombreu e maisonnée et destinées à ne jamais toucher une note, à n'avoir guère de loisirs pour ouvrir un livre et à ne prendre que fort rarement une plume.

Les Dames de la St-Jean-Baptiste se proposent d'ouvrir des cours publics de science ménagère où les jeunes filles, les mères de diverses conditions viendront apprendre les leçons d'un art nécessaire à toutes.

Grâce à ces cours, espérons-le, quantité de nos belles demoiselles reprendront la tradition canadienne en vertu de laquelle toute jeune fille doit s'appliquer à devenir une parfaite *femme d'intérieur*. Souhaitons qu'ils leur apprennent à ne pas se faire gloire de montrer, oisives et chargées de joyaux, des mains que leurs mères se contentaient d'avoir soignées et remplies d'œuvres.

Répétons-le ni le rang, ni la fortune, ni le talent, rien, ne dispense une femme d'être avant tout une bonne ménagère.

Dieu semble, en effet, avoir réparti à la femme, même non mariée, un rôle maternel dans la création. L'action indiscutable qu'elle est appelée à exercer pour le bien général, n'est, pour ainsi dire, que le prolongement de son ministère de charité et de conciliation, en dehors de son propre foyer. Ce ministère a des devoirs variés. Il comprend de hautes fonctions morales et de triviales occupations. Les remplir parfaitement chez soi, d'abord, est la meilleure qualification pour l'honneur de travailler à la prospérité publique. Nous ne partageons pas les vues de certains hommes dont toute la philosophie sur la question des droits de la femme se résume dans la crainte que les maris cessent d'arriver à la dyspepsie, à l'obésité ou au diabète, en mangeant les fins dîners confectionnés par les mains délicates de leurs femmes et qui croient que le sort de la famille est sauf là où la mère passe son temps à ravauder des bas. Non. Il y a autant de danger dans l'avilissement de la femme que dans son émancipation excessive. Cherchons un juste milieu.

Le passé se préoccupait trop exclusivement de l'économie domestique ; le présent marque des dispositions à la dédaigner ; l'école ménagère qui honore les enseignements de l'un tout en respectant les droits de l'autre, arrive à temps pour rétablir l'équilibre.

MADAME DANDURAND.

L'ERABLE

LÉGENDE

(*Vers inédits au* JOURNAL DE FRANÇOISE.)

Sur le versant fleuri de notre Mont-Royal,
Un arbre vermoulu, plusieurs fois centenaire,
Rassasié de jours inclinait vers la terre
Dans un dernier salut à son berceau natal.

***

Sous la guipure d'or de ses rameaux en arches
Les jeunes amoureux se donnaient rendez-vous.
L'amour sour't toujours au cœur des patriarches
Et les vieux sages sont amis des jeunes fous.

***

Il soupirait parfois aux souvenirs d'antan,
Mance, Dollard, Lemoyne et Paul de Maisonneuve,
A son ombrage, assis, contemplaient le beau fleuve
Embrassant l'avenir de leur essor puissant.

***

En vain des ans nouveaux sur son front renaissaient,
L'arbre, au rebours de l'homme, était plus fier encore
Et sous le manteau vert des surgeons pullulaient
Ses hôtes saluaient le lever de l'aurore.

***

Et la sève sans cesse émanait du vieux cœur
Ainsi qu'un pélican il mourait pour renaître
Fier de ses rejetons et fier d'être l'ancêtre
De ces fils de géant à la noble valeur.

***

Or le Seigneur le vit et s'admira soudain
Dans son œuvre d'amour, Il s'adresse à l'érable
Qui paraissait un bois : "Je voudrais être aimable
Et te faire un présent, ne désires tu rien ?

***

Car tu mis à profit et ton temps et ton suc
De quel honneur nouveau veux-tu qu'on te décore ?
O toi qui sus vieillir sans devenir caduc
Ouvrant toujours ta veine au peuple qui t'adore.

***

Veux-tu plus de rameaux, veux-tu brise plus douce,
Veux-tu d'autres oiseaux, et partant plus de nids ;
Je veux ce que tu veux..... Ne frissonne pas, dis."

***

L'Erable murmura : "Voir ma feuille en dentelle
Orner le Tricolore en nos jours glorieux
Et chanter avec lui les hauts faits des aïeux !
Qu'il m'emporte en ses plis vers la Paix Eternelle."

COLOMBINE.

QUE DOIVENT LIRE LES JEUNES FILLES?

A cette question, les uns répondent : Tout. Les autres : Rien. De moins absolus mitigent l'une ou l'autre de ces brèves sentences, et prononcent : " A peu près tout ", " A peu près rien."

Qui donc nous donnera la réponse définitive, une réponse motivée, précise et pratique ? Personne, je le crains.... au moins, d'ici longtemps. Parmi les écrivains qui s'en préoccupent, il y a les hommes, qui prétendent savoir exactement les vraies lectures capables de former un esprit de jeune fille, attendu que les hommes savent tout ; il y a les femmes, qui prétendent les deviner — pour la raison bien simple que les femmes devinent tout, et que, d'ailleurs, elles ont été jeunes filles.

Bah ! l'on peut, sans crainte, répondre à tous qu'ils sont dans l'erreur, parce que les uns n'ont jamais été jeunes filles, et que les autres ne le sont plus.

M. Marcel Prévost écrit : " Tâchez de ne donner à lire à vos filles, ô parents, que l'œuvre des maîtres. Quand leur esprit et leur goût seront ainsi formés, elles auront assez à faire de les défendre contre la médiocrité des lectures à la mode ! "

Voilà un conseil qui paraît excellent, mais ne laisse pas d'être bien vague. " Les maîtres ? Quels maîtres ? serions-nous tentés de demander. Par lesquels devons-nous commencer ? " M. Marcel Prévost, lui, les connaît tous, et trouve cela tout simple.... Mais tout le monde n'est pas professionnel. Voyez-vous, d'ici, un tuteur bien intentionné qui imposerait Baudelaire ou Verlaine à sa pupille sous prétexte que ces poètes passent pour maîtres !... Non, sans doute, M. Prévost entend d'autres maîtres que ceux-là... Mettons Victor Hugo ou bien. . Châteaubriand, *voire même* Corneille et Bossuet !...

A quel âge, s'il vous plaît, une jeune fille sera-t-elle apte à les comprendre, à les goûter ? Entre le pensionnat et le mariage, dites-vous ? Mais je crois qu'à cette époque, l'œuvre de formation morale et intellectuelle devrait être fort avancée. Et puis, connaissez-vous, au monde, deux jeunes filles pareilles ? Toute éducatrice consciencieuse et avisée y regarde à deux fois, avant de choisir un livre pour son élève. Il s'agit d'abord de lui inspirer le goût de la lecture, de lui ouvrir peu à peu de grandissants horizons. Sait-on jamais au juste quel est son degré de compréhension et de sensibilité ? Est-ce parce qu'une blondine se montre sage dans sa conduite journalière, parce que son regard est limpide, son front large et sans plis, que vous pourriez lui confier les clés de la bibliothèque, ou bien lui imposer vos propres livres de chevet ?

Moi, à 13 ans, j'en étais encore à confondre un tout petit peu la fiction et l histoire ; dans mes prédilections, les contes de fées ne faisaient que de céder le pas aux romans de chevalerie — dont, au reste, je n'eus guère la liberté de me repaître A leur défaut, je me complus dans les Robinsons ; puis, dans les longues et douloureuses aventures de *Pâtira e tutti quanti* : Mme Marie David (Raoul de Navery) avait le don de m'intéresser. Pourquoi ? Parce que " c'est toujours si beau, quand c'est triste et pas vrai ! " Voilà. Je courais grand risque de verser dans l'ornière de la sensiblerie grâce à ces navrants auteurs. Mais si l'on m'eût alors passé des œuvres de maîtres, je crois que je me serais ennuyée, en leur compagnie, et dégoûtée de la lecture, faute de pouvoir en saisir assez les mérites. Toutefois, comme j'aimais d'instinct le rythme berceur et l'harmonie des sons, certains vers me ravissaient ; le théâtre de Racine eût échappé à mon ostracisme. Mais sur ce point, la généralité de mes compagnes ne partageait pas mes tendances, et je ne parle de moi, que pour essayer d'expliquer les autres.

Si j'avais une petite sœur à diriger, une sœur qui me ressemblât, je me conformerais au programme de M. Marcel Prévost sur un point : je serais "méthodique" — bien que beaucoup de bons esprits se soient formés à lire un peu au hasard. D'abord de petites histoires très simples, plusieurs ouvrages du même auteur ; puis une biographie de cet ami nouveau, avec une critique, juste autant que possible ; j'exigerais de ma jeune lectrice un compte-rendu fidèle du tout, puis, son petit jugement personnel, à mesure qu'elle se ferait plus grande et plus instruite. Surtout je m'appliquerais à ne pas l'ennuyer, à lui conseiller les choses qui plaisent à son âge, à lui présenter comme une récompense le travail, reposant quand il est mesuré, de l'imagination, de la mémoire et du raisonnement.

Tant que les nobles héroïnes de Zénaïde Fleuriot, les spirituelles et touchantes bretonneries de Paul Féval sauraient la captiver, je vous prie de croire qu'elles ne seraient pas condamnées. J'intercalerais graduellement des choses plus parfaites, comme *Mlle de la Seiglière*, de Jules Sandeau le *Roman d'un jeune homme pauvre*, de Feuillet. Louis Veuillot, oui ! Louis Veuillot, avec sa langue admirable, lui dirait sa fine et glorieuse gageure : "Corbin et d'Aubecourt". *Le Petit Chose* d'Alp. Daudet le ferait pleurer un peu, mais *Tartarin* la consolerait. Ma petite sœur, alors serait d'une curiosité intense pour *tout* ce qu'ont écrit ces chers conteurs. Je " céderais à demi, par condescendence " à ce désir. C'est alors, que le sérieux entrerait en scène, tout doucement, avec les *Etapes d'une conversion*, *Historiettes et Fantaisies* ", les Contes *choisis* de Daudet ; quelques histoires vraies de belles âmes et de nobles vies, comme celle du *Général de Sonis*, de la *Duchesse de Montmorency* ; des lettres : celles de *Mme de Maintenon*, de Mme de Sévigné : les admirables pages de Mme Julie Lavergne, de Mme Swetchine

Ici, j'ouvrirais une parenthèse à la littérature canadienne : tout ce qui

s'y rapporte à notre histoire serait lu et bien lu. *Les Anciens Canadiens*, *Jacques et Marie*, *l'Oublié*, les romans de Marmette, de Chauveau et de toute la pléiade lettrée, qui a survécu en enr'chissant notre trésor national, le *Pèlerinage au Pays d'Evangéline* de l'abbé Casgrain, les *Coups de Plume* de Lusignan, les études de Buies sur le Saguenay, etc., etc. ; toutes les exquises productions de Laure Conan, les vers de Crémazie, de Fréchette, de quelques autres — bien entendu, je ne veux faire, ici, de réclame à personne. — De tous ces écrits il monte un souffle de patriotisme et de foi. Ils sont sincères, ils sont cheval resques. Et puis, peut-être, ils inspireraient à la jeune lectrice la saine curiosité de tout ce qui s'est accompli de beau chez nous : elle voudrait approfondir l'étude de notre histoire, il lui prendrait une belle rage de *mémoires* et de *relations* authentiques ; elle s'aventurerait dans les sérieux chapitres de Garneau .... Et un jour, bien avant d'avoir dévoré toutes nos pages d'héroïsme, elle se sentirait grandie, transformée, désormais très fière de notre langue, très affermie dans nos traditions sacrées. Nos héroïnes lui auraient communiqué leur force pour la vie simple et chrétienne, avec un reflet de leur beauté faite de vertu.

Je suis de ceux qui croient nécessaire, et chez nous aussi bien qu'ailleurs, à toute personne qui lit, de posséder sur ses rayons l'Evangile, les actes des apôtres, et un bon abrégé de l'histoire de l'Eglise Et les classiques Français ? Eh bien mais, je ne les répudie pas, certes non ! Seulement je les voudrais en leur temps : lorsque l'intelligence bien éveillée, le cœur bien mis en place, et le goût déjà tout à fait ennobli, pourraient y entrer un peu comme chez-eux, en retirer un vrai profit. Oui, les classiques des divers siècles offrent, la plupart, à la jeunesse, maints chefs-d'œuvre très purs..... Et, vraiment, je ne connais pas de ces vieilles demoiselles que M. Marcel Prévost accuse d'y vouloir remplacer le mot "amour" par "tambour" ! Toutefois il me paraît que certaines œuvres de maîtres peuvent apporter aux esprits délicats, de l'étonnement et du dégoût, et doivent leur être épargnées, ne fût-ce que pour ne pas les détourner de la littérature française. On m'assure que Molière par exemple, dans *Tartufe*, et Flaubert dans *Mme Bovary*, ne se recommandent guère aux p tit s âmes de neige que M. Prévost appelle, si spirituellement, d'ailleurs "les petites oies blanches" ! Il sera donc important de faire exécuter un soigneux triage par quelqu'un qui ait lu, qui ait du goût .. et une conscience.

Une jeune fille aujourd'hui, surtout en Amérique, ne saurait être de son temps, si elle ne suivait attentivement quelques revues, et même les journaux. Sous ce rapport, comme sous bien d'autres, notre liberté est grande, ici... trop grande peut-être. Dans une famille où le père lit " tout ce qui se publie ", souvent la fille aînée, ou même la cadette, partage ce plaisir avec lui.

Il croit se justifier d'une pareille libéralité par cette sentence fallacieuse : " Il n'y a pas de mauvais livres ; il n'y a que de mauvais lecteurs."

Mais s'il y a de mauvais lecteurs, il y a donc des livres qui ne leur sont pas bons, comme il y a certains aliments bons en eux-mêmes, et mauvais pour certains estomacs. — Qui donc est mauvais lecteurs ? Tous les hommes — et *même* toutes les femmes, sont mauvais lecteurs par rapport à certains écrits. Vous, monsieur le libre-penseur, qui avez pourtant, croyez-vous, l'esprit large, vous feriez un piètre lecteur pour les *Fioretti* de St. François, ou les mystiques aspirations de Ste-Thérèse ! Mauvais lecteur, tout lecteur mal préparé, parce qu'il ne s'assimilera pas ce qu'il lit. — A plus forte raison, pour les ouvrages, profanes, — volumes, fascicules ou simples feuilles — pleins de scènes scabreuses ou de théories fausses, seront mauvais lecteurs les jeunes et naïfs esprits que leur jeunesse même, avec ses enthousiasmes, ses rêves, ses sensibilités, prédispose à *trop s'assimiler*, à ne pas assez raisonner.

Un papa de 28 ans me disait, devant un berceau qui le gonflait d'orgueil : " Quand ma fille aura atteint ses quinze ans, je lui laisserai tout lire." Et il ajoutait : " A quoi bon agir autrement ? Ça ne sert qu'à faire des niaises, qui ne connaissent pas la vie."

— Quel vilain père vous serez ! ai-je répondu.

C'est que, je l'avais remarqué précédemment, une enfant qui a *tout* lu est déjà vieille et sans charme ; comme elle n'a pas la retenue des personnes âgées, sa conversation, parfois, devient cynique. De plus, elle souffre, ayant de son âge le besoin généreux de croire et d'aimer, avec l'âpre scepticisme de ceux qui ont longtemps et mal vécu.

Cependant, l'intelligence féminine, aujourd'hui plus que jamais, a faim d'intellectualité. Eh bien, il existe assez de belles choses écrites, en éliminant toutes les dangereuses — pour soutenir et décupler sa vie.

Sans approuver l'extrême libéralité des papas dont j'ai parlé, je tiens à reconnaître que beaucoup de revues et de journaux sont des sources intarissables, et toujours fraîches, de faits, d'art, et de science à la portée de chacun, Il ne reste qu'à bien sagement consulter, encore, sur le choix à faire. Pour ma part, je n'ai jamais ouvert en vain des périodiques tels que le *Correspondant*, les *Annales politiques et littéraires*, ni même l'imposante *Revue des Deux Mondes*, pour sa chronique et certaines études accessibles. Quant aux romans-feuilletons, en général, je crois qu'il vaut mieux les fuir. Ma petite sœur, si j'en avais une, s'abonnerait à de gentilles choses telles que *Les Feuilles Nouvelles*, la *Mode Illustrée* pour l'article hebdomadaire, si sérieux de Mme Raymond. Et n'avons-nous pas notre *Journal de Françoise*, notre *Revue Canadienne*, notre *Album Universel*, notre indispensable *Bulletin du Parler Français*... d'autres, peut-être, que j'oublie ou que j'ignore ?

Ne mentionnons pas de magazines américains. Ils ont bien leur utilité ; mais je le laisse à celles que tentent les langues étrangères, et qui, nécessairement, commencent par l'anglais... d'Amérique. On l'a souvent affirmé : " savoir plusieurs langues, c'est avoir plusieurs âmes." Et puis, c'est un moyen de mieux approfondir l'idiome maternel, par les recherches et la comparaison.

De Bonald a écrit .

— Il faut parcourir beaucoup de livres pour meubler sa mémoire ; mais

quand on veut se former un g ût sûr et un bon style, il faut en lire peu, et tous dans le genre de son talent.

Alors, si mon élève avait de la foi, du cœur et de l'idéal en elle, voici le type de roman français que je lui recommanderais de toute mon âme : c'est *Le Rayon*, par M.-R. Monlaur. Un second volume y fait suite : *Après la Neuvième heure*. Plus haut, j'ai indiqué du même la vie de *La Duchesse de Montmorency* ; j'y ajouterais celle si remarquée en France, d'*Angélique Arnaud* ; car on veut tout connaître de cet auteur jeune, lumineux, impeccable, entraînant. . et *couronné*, qui se trouve justement être une femme !

MARIE BEAUPRÉ.

Le Sabre de Rolette

DE tou'es les pièces de la maison paternelle, c'est la bibliothèque qui m'a laissé le plus vivace souvenir C était là que notre excellent père nous racontait ses nombreuses aventures et nous apprenait à aimer les choses d'autrefois. Nous admirions les croquis et les aquarelles dont ses albums étaient remplis et les nombreuses tabatières dont chacune avait son histoire ou sa légende. Les œuvres du grand-père dans leur reliure sévère nous inspirait un vague respect. Sur le manteau de la cheminée se trouvait un beau modèle de l'*Onondaga* dont les sabords ouverts laissaient voir les gueules menaçantes de vrais canons de fer. Nous aimions fort ce vaisseau, mais nous savions que ce n'était qu'un jouet. Quelquefois, lorsque nous avions été bien sages, il ouvrait une boite d'érable piqué qui se trouvait sur son pupitre. Alors il nous était donné de contempler un vrai trésor, le sabre de Rolette.

Sur un coussinet de velours cramoisi reposait un sabre d'abordage fortement recourbé et resplendissant comme un objet d'orfèvrerie. On eut dit le cimeterre de Saladin tel qu'on le représente dans certaines gravures de l'histoire des Croisades. La garde et le fourreau étaient en cuivre doré, incrusté de peau de crocodile noire et fouillé de riches ciselures ; une superbe tête de lion surmontait la poignée ; une figurine de Bellone terminait un des bras de la garde en croix, tandis que l'autre bras représentait Samson terrassant un fauve. On me permettait parfois de tirer du fourreau la lame d'acier damasquinée. Alors j'éprouvais comme un éblouissement et je n'avais pas besoin de lire la longue inscription qui la recouvrait pour évoquer le héros- Je le voyais debout sur la poupe de son vaisseau fondant à toutes voiles sur l'ennemi. Il se rangeait un in tant pour lâcher une bordée meurtrière, puis s'élançait à l'abordage à la tête de ses marins. Il me semblait enten're la voix du général Brock lui criant dans la mêlée : "Vous avez le regard d'un lion !"

Sortir sanglant mais vainqueur des trois plus grandes batailles navales du siècle triompher dans une vingtaine de combats, prendre à l'ennemi dix-huit vaisseaux, équipages, canons et munitions. Puis, dans une dernière rencontre, se faire sauter plutôt que de se rendre, n'échapper à la mort que par une espèce de miracle pour tomber aux mains de gens qui oubliaient leur rancune en admirant sa valeur ! Quelle carrière ! Quel abîme entre cette vie-là et celle que mènent la plupart d'entre nous. Il était de cette élite qu'on appelait dans l'antiquité des demi-dieux, parce qu'ils avaient su échapper aux préoccupations sordides qui retiennent les hommes loin de l'idéal de leurs aspirations. Je ne pouvais alors comprendre tout cela, mais je le devinais. Aussi je me jetai un jour dans les bras de mon père en lui criant que je vou'ais être marin.

"Peace hath her victories
No less renowned than war."

me répondit-il. Le sens profond de ces paroles ne me vint que plus tard. Ce n'est pas la profession qui fait le héros, on peut être grand en restant humble. Mais cette humilité n'exclut pas la gloire, car les âmes vraiment grandes ont un rayonnement qui nous les fait découvrir comme on découvre des diamants dans le gravier des rivières.

Rolette n'avait laissé en mourant que sa gloire.... et son sabre. Son fils s'avisa un jour de l'envoyer à Ottawa, espérant obtenir par la vertu de ce talisman quelque petit emploi. Mon père ouvrit le colis en notre présence et après que nous eûmes suffisamment admiré le sabre, il l'envoya à Sir Georges-Etienne Cartier, qui était alors ministre de la milice, avec la lettre que voici :

"Mon cher Ministre,

De la grande duchesse le sabre si fameux
Lui parvint, tu le sais, d'une sui e d'aïeux,
Le sabre de Rolette ne vient pas de si loin,
Le fils du héros m'en a confié le soin,
Me disant dans sa 'ettre, en forme de prière :
Je t'envoie, mon cousin, le s bre de mon père.
Depose-le aux pieds du ministre d'Etat
Qui préside à la guerre et forme le soldat ;
Il saura dans son cœur si noble et généreux,
Récompenser le père en son fils malheu-
[reux."

Ce ne sont que d s rimes écrites au au fil de la plume. Mais Cartier les lut à la Chambre, il exposa le sabre sur la table du greffier, et Rolette fut appelé à Ottawa. C'était un petit homme brun, maigre et sec, ne ressemblant, dit-on, à son illustre père que par la taille. Lorsqu'il partit il laissa son sabre entre les mains de mon père qui le conserva jusqu'à sa mort. Rolette vint alors le réclamer, et depuis son décès il est resté dans la famille de madame Rolette. Ce n'est pas sa place. Un pareil trophée doit se trouver dans un musée où tout le monde peut le voir et rendre hommage à la mémoire du héros.

ERROL BOUCHETTE.

Canadiens, rappelons-nous que nous aurons vraiment une fête nationale, digne de notre pays, digne de notre race, que lorsque le 24 juin, jour de la Saint-Jean-Baptiste, sera reconnu et proclamé fête civique par tout le Dominion.

FRANÇOISE.

Parmi les noms des généreux bienfaiteurs de la Bibliothèque de Waterloo, mentionnons encore, M. le Dr. Ethier, Mlle Alexina Ethier, Montréal.

La Vie que l'on menait il y a cent ans (1)

Dès son arrivée au Canada, au printemps de 1756, Montcalm observait que les paysans canadiens parlent très bien français et comme sans doute, dit-il, ils sont plus accoutumés à aller par eau que par terre ils emploient volontiers des expressions de la marine.

Voilà un témoignage qui ne saurait être suspect à ceux qui accusent les Canadiens de parler le patois.

En 1815, après un demi-siècle de séparation complète avec la France, alors que le Canada était comme une île isolée au milieu de l'océan où rien de ce qui touchait à l'ancienne mère patrie n'avait pu aborder, l'habitant parlait encore le même langage que celui que Montcalm avait entendu. Les anglicismes n'étaient pas venus encore le polluer, ni en souiller la forme ou la pureté. Replié sur lui-même, ayant encore la nostalgie du passé, l'habitant éprouvait une grande répugnance à apprendre ou à se servir de mots anglais.

Pour peindre ou exprimer les choses nouvelles qu'il voyait, il cherchait dans son vocabulaire des locutions anciennes auxquelles il donnait un sens que la stricte grammaire n'admet pas, ou encore il inventait des idiotismes.

On accuse beaucoup les Canadiens d'aujourd'hui de parler une langue dégénérée, d'user de locutions ou d'abréviations inconnues aux Français modernes. Mais est-ce que la nécessité n'est pas une loi qui s'applique aussi bien aux langues parlées qu'à toutes les circonstances de la vie?

Du reste l'Anglais du Canada parle-t-il bien le langage des classes élevées de Londres? Et que dire de la langue dont on se sert aux Etats-Unis?

Au milieu des couches populaires de France, on a des contractions de mots, des ellipses, des défigurations, qui sont aussi étranges que celles que l'on rencontre dans le langage des ouvriers ou des cultivateurs canadiens. Est-ce à dire pour cela que les classes éclairées de là-bas parlent le patois?

L'état d'ignorance primitive où vivaient les habitants de Lauzon ne leur était pas particulier. On retrouve cette vie rudimentaire un peu partout dans les pays neufs. Que peut-on attendre d'une population isolée qui n'a d'autres horizons que celui de ses champs et dont l'intelligence se concentre dans la routine journalière? Y a-t-il là quelque chose qui puisse donner de l'essor à la pensée?

L'habitant avait encore conservé cependant des débris des souvenirs du passé. Et si, par hasard, quelque colporteur égaré à travers la campagne venait à parler de la France, les imaginations s'éveillaient et l'on aurait pu passer des nuits entières à l'entendre. Dans quelques foyers, on gardait aussi soigneusement de vieilles légendes, de ces poésies naïves qui faisaient le charme des veillées en hiver.

Mais le moyen le plus sûr d'éveiller les gens de leur morne torpeur c'était encore lorsque quelqu'un de la compagnie disait une histoire de sorcier. Quelle richesse de contes terrifiants nos ancêtres possédaient! Il y en avait des centaines, on ne se serait plus arrêté, le soir, quand on les entamait. Cela valait mieux, pour le sûr, que toutes les histoires des *vieux pays*.

Toute la région, d'ailleurs, dévote et simple d'esprit, était comme peuplée de mystères, des arbres qui chantaient dans le bois de Sartigan, des pierres où suintait le sang sur la grève où les Anglais étaient descendus lors du siège, des chemins creux où il fallait dire trois *Pater* et trois *Ave*, si l'on ne voulait pas rencontrer la bête aux sept têtes qui emportait les filles à la perdition.

L'habitant de Lauzon, comme tous les Canadiens, tenait à la religion de ses pères d'une foi naïve, mais il restait encore attaché à de ces anciennes superstitions, communes à tous les peuples primitifs et si difficiles à déraciner.

Ainsi, il croyait aux sorciers qui jetaient des sorts sur les bestiaux. Il croyait aux revenants et en avait peur. Quand la nuit était venue, il n'aurait pas osé se hasarder à traverser un cimetière. Sur les menaces incohérentes d'un mendiant déséquilibré, mal satisfait de l'aumône dont on l'avait gratifié, on s'imaginait la venue de l'Antéchrist.

Ce n'est pas à un habitant de Lauzon qu'on aurait pu dire que les morts ne doivent pas tyranniser les vivants.

Plusieurs croyaient aussi aux lutins, et ils disaient leurs maisons ou leurs étables hantées par ces petits êtres invisibles qui aidaient aux travaux du ménage ou de la ferme, si l'on avait pour eux quelques égards, mais qui bouleversaient tout dans leur colère quand on les avait offensés.

Ah! ces créatures maudites, combien de fois elles tressèrent la queue des chevaux d'un habitant rentré un peu tard le soir et qui avait oublié de leur donner leur *portion d'avoine*.

On n'observait pas non plus sans un certain effroi les vapeurs lumineuses qui s'allument le soir dans l'hydrogène liquide des marais.

Qui n'a entendu parler du feu follet, dans son enfance?

" C'est une flamme erratique produite par des émanations gazeuses, disent les savants, qui s'élevant soit des endroits marécageux, soit des lieux où des matières animales se décomposent, s'enflamment spontanément et n'ont que peu de durée".

Pauvres savants, vous vous trompez. Le feu follet, pour nos ancêtres, c'était l'âme vagabonde d'une personne défunte, en quête de prières. Que de courses elle devait faire à travers la campagne, pour une messe mal entendue ou un chapelet mal marmotté!

Le feu follet affectait des aspects divers. Tantôt, on le voyait sous forme de croix, de boule, de cierge, voyager de ci, de là, toujours la nuit. Quelquefois le voyageur attardé le voyait le précéder ou le suivre, marcher à ses côtés comme un compagnon fidèle, le toucher. Le feu follet ne brûlait pas, ne faisait aucun mal. Il suffisait de prier pour lui,

(1) Nous devons à l'obligeance de auteur, M. J.-Edmond Roy, cet extrait du 4e volume, en préparation, de l'*Histoire de la Seigneurie de Lauzon*, qui doit paraître sous peu.—*Note de la Rédaction.*

il disparaissait aussitôt en laissant la satisfaction d'avoir contribué à sauver une âme du purgatoire.

Il n'y avait pas un habitant qui, dans sa vie, n'eut rencontré le soir une âme en peine, car c'était le bon temps alors où les âmes qui n'étaient pas sans tache et qui s'étaient vues refuser l'entrée du ciel, erraient dans l'espace, cherchant des prières indispensables à un pardon définitif.

Suivant la tradition, il y avait deux moyens bien simples de se soustraire aux espiègleries des feux follets les plus mal intentionnés. Le premier consistait à demander à celui qui interceptait la route du passant: le jour de l'année où se fêtait Noël. Le sorcier, toujours peu au au fait de notre calendrier, ne savait que répondre et s'évanouissait.

Le second moyen, encore plus infaillible que le premier, était de mettre en croix deux objets quelconques que le feu follet, toujours mauvais chrétien, ne pouvait franchir.

D'autres, encore, assuraient que les lumières que l'on voyait courir la nuit à la surface des eaux du St-Laurent représentaient les âmes des pauvres voyageurs péris dans la tourmente et dont les corps morts sans sépulture gisaient au fonds du fleuve. Un ancien nous racontait, et chacun là-dessus avait une histoire différente—que le feu follet de la pointe de Lévy n'avait qu'une ambition: c'était d'attirer les gens dans les précipices ou de les jeter au pied de la falaise qui domine le fleuve en cet endroit.

—Et quel moyen aviez-vous de vous en sauver?

—C'était de piquer un couteau ou une aiguille sur une clôture. Le feu follet s'arrêtait alors comme un charme. De deux choses l'une, ou bien il se déchirait sur le couteau, et alors la pauvre âme en peine qu'il était supposé représenter était délivrée, ou bien il se consumait en efforts inutiles pour passer par le trou de l'aiguille.

Pendant ce temps-là, on échappait à sa maligne influence.

Ce sont les gens de la pointe de Lévis, qui, voyant partout des mystères, donnèrent, parait-il, aux habitants de l'île d'Orléans le nom de *sorciers* qui leur est resté dans l'histoire locale. Hubert LaRue, dans son "Voyage autour de l'île d'Orléans", essaye d'expliquer de trois manières l'origine de cette appellation.

Première explication. — Un nombre vraiment prodigieux de sources d'eau vive se rencontre dans l'île, et l'eau qu'elles fournissent est incomparable, sous le double rapport de la pureté et de la fraicheur. Il s'ensuivrait donc que du mot *source*, on aurait fait le mot *sourciers*, d'où par corruption *sorciers*; explication pas mal à l'eau claire comme dirait un philosophe.

Deuxième explication. — Population de marins. Il fut un temps où, de l'arrivée d'un navire, dépendait l'existence de la colonie. On peut juger avec quelle impatience fébrile les bons Québecquois l'attendaient. On s'adressait naturellement aux gens de l'île pour avoir des nouvelles. Ils étaient à l'avant-poste. On leur demandait le jour approximatif d'arrivée. Habiles marins, ils prédisaient assez souvent juste—de là le glorieux surnom de *sorciers*.

Troisième explication. — Autrefois, dans l'abondance de l'anguille, à cause du flux et reflux de la marée, on allait visiter les pêches au milieu de la nuit. On se rendait en grand nombre sur la grève, chacun portant dans sa main pour s'éclairer dans sa marche et dans ses opérations, un falot de sapin allumé. Tous, ces feux allant se croisant avaient un aspect étrange.

Les *gens du sud* ne tardèrent pas à voir du surnaturel là-dedans. Ils décrétèrent que les insulaires étaient hantés par les feux follets et les loups garous, possédés des mauvais esprits, enfin des sorciers.

C'est pour se venger des moqueries et des superstitions des *gens du sud* que ces derniers furent appelés les *Calumets* par les habitants de l'île d'Orléans.

Ainsi, sur quelque coin obscur du globe que l'homme aille s'établir, il est toujours certain d'y rencontrer des Capulets et des Montaigus.

C'est sur les confins de la pointe de Lévy et de la paroisse de Beaumont, au pied d'un côteau qui a gardé son nom, que vivait alors la mère Nolette, une nécromacienne, une femme savante, qui connaissait le passé, le présent et l'avenir, et qui passait généralement dans l'esprit des habitants pour la plus grande sorcière du Canada. C'est cette fée, à l'œil terne et vert, à la bouche béante et édentée, que tout le monde allait discrètement consulter. On accourait de quarante lieux à la ronde pour faire parler les cartes crasseuses que la vieille gardait comme un trésor, à doubles clés, dans son taudis malpropre. Comme on en racontait des histoires merveilleuses de curés, de seigneurs, de dos blancs et d'habits à poche qu'elle avait *rembarrés!*

J.-EDMOND ROY.

(A suivre)

Chanson de Juin

Dans l'éblouissement d'un printanier rayon
La voix d'une hirondelle a chanté dans la nue
Et la première fleur, confiante ingénue,
S'est donnée en tremb'ant au premier papillon.
C'est Juin, mois de soleil!... c'est Juin, le mois des roses!...
Juin, le mois des lilas, des muguets et des nids!
Saison des renouveaux et des métempsycoses,
Des caresses d'oiseaux et des amours bénis.

Sous le ciel d'azur qui rayonne
Quand tout s'unit pour nous charmer,
Il fait bon de s'aimer, mignonne,
Mignonne, il fait bon de s'aimer.

C'est le temps d'oublier, quand les feuilles grandissent
Qu'on a déjà souffert et qu'on n'a plus vingt ans.
Les âmes, mon ido'e, ont aussi leur printemps,
Et comme les muguets les amours refleurissent.
Ne te semble-t-il pas, de saison en saison,
Que la fleur est plus belle et bien plus embaumée.
Tel l'amour qui renaît ma douce bien-aimée,
Est plus pur et meilleur à chaque floraison.

Sous le ciel de juin qui rayonne,
Quand tout s'unit pour nous charmer,
Il fait bon de s'aimer, mignonne,
Mignonne, il fait bon de s'aimer.

JOSEPH NOLIN.

Montréal.

LE COIN DE FANCHETTE

Fanfan-la-Tulipe.—Daniel Vierge qui vient de mourir, était un illustrateur, et ses dessins sont considérés des merveilles. Il était bien connu en Angleterre et aux Etats-Unis.

Mdrtinette.—Je transcris ici votre demande pour l'intelligence du lecteur qui verra la réponse. Vous m'écrivez : " Je lis dans Les Lettres de Mme de Sévigné : *Beaucas m'écrit une lettre si excessivement tendre qu'elle récompense tout son oubli passé. Il me parle de son cœur à toutes les lignes si je lui faisais réponse sur le même ton, ce serait une Portugaise* Q'est-ce donc qu'une Portugaise ?" Eh bien voilà : Nous sommes, comme vous le devinez bien, sous le règne de Louis XIV. Mazarin avait envoyé en Portugal des officiers français pour une mission quelconque. A son retour en France, l'un d'eux reçut des lettres très enflammées d'une jeune Portugaise, amoureuse de lui, qui, ne lui ménagea, ni ses épitres, ni les tendres expressions de son attachement. Que croyez-vous qu'il fit ? Il publia la correspondance entière, sous le titre de Lettres Portugaises. N'aurait-on pas dû houspiller l'auteur d une pareille goujaterie ? Loin de là. Ces lettres eurent un tel succès qu'elles devinrent très à la mode et que les écrivains du temps essayèrent d'en imiter le genre et le style. Le nom de *Lettres Portugaises* devint donc le titre générique donné à toutes les lettres où l'on exprimait l'amour en des termes aussi passionnés que brûlants. N'ayant jamais lu les " Lettres Portugaises " je ne puis vous servir ici d'échantillons de ce style.

Cécile V.—Le Conseil National des Femmes se tient en ce moment à Berlin. Lady Aberdeen doit y faire une conférence sur la paix. Voilà un sujet qui a bien son actualité, n'est-ce pas ? 2° Louise Michel n'est pas morte, ainsi que vous le croyez. Mais il y a quelques semaines son état était tellement désespéré que la mort semblait inévitable. 3° Albert Samain vivait encore, il y a quelques mois.

Alph. B.—Votre lettre m'a fait plaisir. Vous aurez tous les nos. que vous voudrez ; vous y avez droit par " droit de conquête."—Ne croyez-vous pas qu'après avoir donné ses conseils aux maris, M. Gausseron devrait en donner aux femmes ? Elles en auraient bien besoin de quelques uns, n'est-ce pas ? Au revoir, et merci pour tout ce que vous me dites.

Vieux Singe.—Oui, j'ai lu et j'en ai été fort amusée. Mes compliments, vieux singe.

Adelbaran.—Il y a un philosophe, dont le nom m'échappe,—si vous le savez, vous me l'écrirez,—qui disait que la douleur n'est qu'un nom. Peut-être y a t-il un peu de vrai là-dedans. Dans tous les cas, il vaut mieux se raidir contre chagrin que s'y abandonner. A tous les maux de l'âme et de l'esprit, le travail est encore la meilleure distraction.

Brével.—Consultez qui de droit. Ceci n'est pas de mon ressort.

Lalage.—Je ne réponds pas aux questions oiseuses ou ridicules.

Grand'mère.—Vous me faites beaucoup d'honneur en venant me faire visite au Coin de Fanchette. Je vous enverrai avec plaisir le livre que vous me demandez. Je crois l'édition des *Fleurs Champêtres* à peu près épuisée ; s'il en reste quelques volumes, vous les trouverez à la librairie Beauchemin.

Morice.—Au temps où Abélard aimait Héloïse, il lui racontait les rêves qui visitaient son sommeil et très souvent, il lui demandait : " Me voyez-vous dans vos rêves ?"

Lotte.—Je suis fâchée du contretemps qui vous arrive, mais il ne faut pas pour tout cela renoncer à votre projet Fi ! des âmes lâches qui se laissent décourager par un premier échec ! Il faut reprendre tout et essayer, essayer encore, jusqu'à pleine et entière réussite. Il y a une véritable jouissance à triompher des difficultés, sans compter que c'est une excellente gymnastique à l'énergie. Donnez-moi de vos nouvelles.

Violette.—Comment avez vous pu supposer cela ! C'est une erreur très regrettable. 2° Le livre de Mme Bentzon, *Les Américaines chez elles*, est en librairie. 3° Mlle Vacaresco habite la Roumanie l'hiver, mais vient généralement à Paris tous les été. 4° Carmen Sylva vit encore et produit toujours.

Québécoise audacieuse m'envoit un acrostiche sur *Le Sourire* et me demande à le voir figurer dans ces pages. Et tout de suite, moi, qui ai un peu d'expérience, je juge que Québécoise est jeune, qu'elle est jolie et qu'il y a au journal *Le Sourire*, un rédacteur qui est jeune aussi et pas déplaisant du tout. Alors, je publie avec empressement, me rappelant que la vie est brève et que l'on n'aime pas toujours :

Le nom seul de ton journal
Est un festin, un régal !...
Si *bon*, si délicieux !...
Où l'on goûte la gaîté,
Une pure vérité ! ! !...
Rien n'est plus fort que ton sourire ;
S'il peut vaincre tout *un empire* ;
Régner en maître sous les cieux,
Et renverser tous *les faux dieux ! !*

QUÉBÉCOISE AUDACIEUSE.

Les Lettres de Verveines, Fleur des Bois, Saphir ont été lues avec plaisir.

FRANÇOISE.

Il vous est réservé d'éclatantes surprises, si vous allez au No. 1554 rue Ste-Catherine.

Mlle Jeanne Boudreault a donné, le 31 mai dernier, un grand concert au bénéfice de l'église de Villeray, et nous tenons à la féliciter particulièrement sur le grand succès qu'elle a remporté grâce à son intelligente organisation. Des artistes de notre ville, Mlle Alice Savard, MM. J. B. Dubois, Alfred Lamoureux et V. Gaudet avaient prêté leur concours à cette fête musicale et le meilleur des souve-

nirs en restera dans l'esprit des auditeurs. Mlle Boudreault, une de celles " dont la valeur n'attend pas le nombre des années," a dirigé, accompagné les artistes avec beaucoup de science et de tact; musicienne dans l'âme, elle nous a donné une interprétation classique de quelques œuvres de Chopin et Mendelsohn, ce qui lui a valu non seulement les honneurs du rappel, mais la sympathie et l'admiration de ceux qui l'écoutaient.

Propos d'Etiquette

D.—*Quand devons-nous aller faire visite à des nouveaux mariés?*

R.—Dès qu'ils ont fait leur apparition à un concert, à l'église ou à quelque lieu public.

D.—*Est-il de bon goût pour le marié de recevoir des visites de noces avec la mariée?*

R.—Certainement. Quand le marié ne reçoit pas avec sa femme, c'est parce que ses occupations le retiennent à son bureau.

D.—*La carte qui accompagne un cadeau de noces doit-elle être nécessairement attachée par une faveur blanche?*

R.—La faveur blanche n'est pas de rigueur.

La Femme Contemporaine

Il est une revue française très peu connue au Canada et dont nous aimerions à encourager la lecture parmi nous. C'est *La Femme Contemporaine* qui s'occupe, au triple point de vue intellectuel, familial et social, de tout ce qui concerne son sexe. Les collaborateurs de ce magazine sont des écrivains à l'esprit très ouvert, très communiant avec les idées du siècle, d'une compétence indiscutable et apportant dans l'étude du problème féministe, une prudence et une justesse de vues qui ne laissent aucune prise à la critique malveillante. Parmi les articles vraiment dignes de remarque contenus dans le numéro de mai, citons: *La femme modèle dans notre hémisphère*, par la Ctesse de Custines: *La vie sociale et les femmes*, par Max Turmann, et une délicieuse autant que savante monographie: *Mélanie l'aïeule*, par Louis Delau. C'est à lire.

Le directeur de la revue *La Femme Contemporaine* est M. l'abbé J. Lagardière. S'adresser pour tout ce qui concerne la rédaction et l'administration, 80, rue de la Vieille-Monnaie, à Besançon,)Doubs).

A travers les livres, etc.

Education et Constitution, par M. Boucher de la Bruyère, surintendant de l'Instruction publique de la province de Québec, voilà le titre d'une forte brochure qui vient de paraître, et qui fait la discussion sur des sujets d'une actualité très vive. Les projets de loi de M. Harper, ci-devant inspecteur des écoles supérieures protestantes de la province de Québec, du Dr. Roddick, doyen de la Faculté de Médecine de l'Université McGill, et de M. Roblins, principal de l'Ecole Normale McGill, à Montréal, sont tour à tour exposés et combattus avec beaucoup de vigueur.

Je ne me permettrai pas de prononcer un jugement sur ces questions très importantes, mais il me semble que M. Boucher de la Bruyère a toute la compétence voulue pour les résoudre lui-même, en même temps qu'il peut éclairer ses lecteurs sur bien des points dans notre Education et notre Constitution, jusqu'à présent demeurés obscurs dans leur esprit.

Remerciements à l'auteur pour l'envoi d'un exemplaire.

* * *

Félicitations aux membres de l'Association Catholique de la jeunesse canadienne-française qui se donnent pour but d'opérer " le groupement des jeunes et de les préparer à une vie efficacement militante pour le bien de la religion et de la patrie."

Une telle association n'est pas de trop dans le sein d'une grande métropole comme Montréal, et je suis trop heureuse de saluer, à son début, une œuvre de réformation sociale et patriotique qui se propose d'arriver à ces fins par le triple moyen de *la piété* qui donne la vertu, de *l'étude* qui donne la science et de *l'action* capable de concourir directement à la défense des intérêts religieux et nationaux.

Le programme d'étude proposé par les membres de cette Association comprendra les questions religieuses au point de vue apologétique, la question nationale, les questions sociales qui comprennent l'éducation, l'agriculture, la colonisation, le commerce, l'industrie, la classe ouvrière, sans oublier les sujets d'histoire, de philosophie et de littérature. On peut se procurer la brochure de l'*Association Catholique* en s'adressant au secrétariat de l'œuvre: 457 rue Saint-Hubert.

* * *

Remerciements à qui de droit pour l'envoi de l'*Annuaire de l'Université Laval* de Québec pour l'année académique de 1903-1904, un fort beau volume de deux cents pages.

* * *

Vient de paraître: *Mes premières Armes, Littéraires et Politiques* par Madame Adam, (Juliette Lambert). J'aurai l'occasion de parler bientôt longuement de ce livre intéressant. *Mes premières Armes* est le volume qui fait suite au *Roman de mon Enfance et de ma Jeunesse*.

FRANÇOISE.

PAGE DES ENFANTS

Causerie

UN HEROS CANADIEN

Parmi nos héros canadiens, et certes, levons haut la tête car ils sont nombreux, il n'en est aucun, à part Lambert Closse, un oublié dont on se rappel'era toujours depuis que Laure Conau l'a si noblement illustré, il n'en est aucun dis-je, dont l'histoire ne m'ait plus émue que celle de Cadieux, un des laborieux colons dont le pays s'honore et dont l'histoire nous est malheureusement trop peu connue. En ce temps-là, la bravoure, le courage et tous les nobles sentiments semblaient choses ordinaires, c'était la manne du désert, avec cette différence qu'à n'importe quelle heure on se levait on était toujours sûr de la trouver.

Depuis cette époque avec le progrès, anomalie étrange, nous avons de ce côté bien retrogradé ; cela vient sans doute de ce que nous ne puisons plus au mêmes sources hautes et pures la force d'accomplir les devoirs qui nous incombent et sans laquelle nos efforts restent stériles.

Qu'était ce enfin que ce Cadieux ? me direz-vous, nous avons bien hâte de le connaître.

Patience, petits amis, m'y voici.

Si jamais vous allez à Bryson, village et chef-lieu du comté de Pontiac, ne manquez pas d'aller visiter dans la forêt la tombe du *héros* dont je vais vous raconter l'histoire. Cette tombe est surmontée d'une croix grossièrement fabriquée entourée d'un grillage en bois ; un arbre gigantesque étend ses rameaux verts au-dessus de l'enclos comme pour y protéger le pauvre corps qui repose à son ombre.

Cadieux était un français qui épousa une jeune fille de la tribu algonquine, peuplade alliée des Français et à qui il servait d'interprète. Ses étés se passaient à chasser dans les forêts du comté de Pontiac alors absolument sauvages ; l'hiver, il faisait le commerce des fourrures.

Après une de ces saisons de chasse, Cadieux et la tribu alliée avaient transporté leurs wigwams à un endroit appelé le Portage des Sept Chutes où ils décidèrent d'attendre d'autres tribus indiennes qui, en mai, devaient se joindre à eux afin de descendre à Montréal vendre leurs produits.

Rien n'était venu troubler la paix et le repos des tribus alliées, quand un jour, un algonquin errant dans la forêt vint en toute hâte annoncer d'un air terrifié ce que les colons d'alors et les indiens amis des Français craignaient le plus : les Iroquois.

En effet, au pied des rapides des Sept Chutes se tenait un détachement d'Iroquois guettant le moment où leurs adversaires descendraient la rivière pour fondre sur eux et après les avoir massacrés les dépouiller de leurs richesse.

Il n'y avait pour les malheureux ainsi surpris qu'un parti à prendre : traverser les rapides empilant dans leurs canots les précieuses fourrures et les transporter de l'autre côté. Entreprise périlleuse s'il en fût et d'exécution presque impossible. De plus, il était nécessaire que quelques-uns de la tribu restassent de ce côté de la rive afin de décharger sur les iroquois, des coups de carabine bien nourris afin de les empêcher de poursuivre les fuyards et leur faire croire en la présence d'un grand nombre de combattants. A l'autre côté, Cadieux, aidé d'un jeune algonquin des plus habiles, dirigerait son canot en arrière du campement Iroquois et s'efforcerait d'attirer l'attention de l'ennemi en organisant dans la forêt une sorte de combat d'embuscade, qui, ne laisserait guère aux Iroquois le moyen de poursuivre les malheureux Algonquins. Un coup de fusil devait être le signal du départ. Enfin, il vint le moment décisif, où après une fervente prière à Ste-Anne, patronne de la tribu, tous les canots se mirent en marche à travers les roches, dans les rapides dangereux des Sept Chutes. Après une laborieuse traversée dont l'issue tenait du miracle, les fuyards arrivèrent sans encombre au Lac des Deux-Montagnes, le port du salut.

" J'ai vu, dit la pieuse épouse de Cadieux à ses compagnons, j'ai vu en sautant les rapides une dame en blanc guidant nos embarcations à travers les dangers d'une route périlleuse."

Mais pendant ce temps qu'était devenu notre héros et son brave compagnon ? On ne connut jamais le sort de celui-ci qui, tomba victime de son dévouement. Quant à Cadieux, traqué par les Iroquois qui le poursuivirent à outrance, obligé de fuir sans cesse, ses compagnons ne purent le retrouver. Pendant des jours et des nuits les Algonquins fouillèrent les bois et les broussailles, mais hélas, en vain. Sur leur route, un jour, ils rencontrèrent une hutte faite de feuillage et de branches d'arbres, découverte à laquelle ils prêtèrent peu d'attention, la hutte paraissant inhabitée. Les amis de Cadieux vinrent à la conclusion que celui-ci avaient dû descendre la rivière Ottawa et trouver un refuge avec les Indiens de ce côté de l'ile. Deux jours plus tard, c'était le treizième jour après l'attaque des Iroquois, les amis du héros repassant par le même endroit pour s'en retourner chez eux, virent avec surprise tout près de la hutte abandonnée une croix de bois. Cette croix était élevée à la tête d'une fosse fraichement creusée qui renfermait le cadavre tiède encore et à moitié recouvert de branches vertes, du héros de Pontiac.

Les mains étaient croisées sur sa poitrine sur laquelle reposait une large feuille d'écorce de bouleau. Sur cette feuille était gravée quelques stances de vers, car Cadieux était non-seulement un guerrier mais un barde et un poète, à l'aide desquelles ses amis purent retracer l'odyssée douloureuse de leur camarade. Après avoir déjoué les poursuites dont il était l'ob-

PAGE DES ENFANTS

jet de la part des Iroquois, Cadieux vécut pendant quelques jours de fruits sauvages et de racines, n'osant donner aucun signal de sa retraite de peur de la faire connaître à ses ennemis.

Cependant, notre héros perdait des forces tous les jours, jusqu'à ce qu'enfin, épuisé et presque sans souffle, il entendit des voix amies prononcer son nom. Mais hélas ! ce vaillant, cet intrépide qui avait résisté si longtemps à la faim, à la soif, aux fatigues surhumaines et aux angoisses les plus poignantes, se trouva sans force devant l'espoir qui luisait à ses yeux mourants et au moment même où le bonheur passait à côté de lui, Cadieux perdit pour quelques minutes la notion des choses d'ici-bas. Quand il revint à lui, ce fut pour constater que sa dernière espérance était évanouie, puisque sa hutte n'avait pas été vue ; rassemblant alors le peu de force qui lui restait, le guerrier canadien grava sur le morceau d'écorce dont j'ai parlé, sa lamentable histoire Il la terminait par quelques mots d'adieu à sa vaillante épouse et à ses enfants et une invocation suprême à la Sainte-Vierge à qui il recommandait son âme.

Cette feuille d'écorce fut recueillie et rapportée au Lac des Deux-Montagnes où s'était réfugiée la tribu algonquine. On en fit une ballade dont l'air doux et plaintif nous remue jusqu'à la moëlle C'est surtout chez les restes des tribus indiennes qu'on retrouve ce chant qu'elles se sont transmises pour honorer la mémoire du guerrier disparu, de génération en génération jusqu'à ce jour.

Voici encore un oublié qu'une plume féminine devrait mettre au jour ; je regrette que la mienne ne soit pas plus puissante mais de fait, l'histoire canadienne est si féconde en héros que toute une vie suffirait à peine à vous les faire tous connaître.

TANTE NINETTE.

Celui qui dit ce qu'il lui plait, entendra des chosesqui ne lui plairont pas.

La Saint-Jean-Baptiste

Voici venir notre fête nationale.

Petits amis, fêtez-la avec entrain. Soyez fiers et heureux d'être canadiens et n'ayez pas honte de l'affirmer à haute voix. Rappelez vous que vous êtes les descendants de grands chrétiens, de braves guerriers et que vous devez travailler à les imiter et dans sentiments religieux et dans leur patriotisme.

Unissons-nous en ce jour pour célébrer avec éclat la journée du 24 juin ; entonnons d'une commune voix le majestueux chant que vous connaissez si bien :

O Canada, terre de nos aïeux
Ton front est ceint de fleurons glorieux,
Car ton bras sait porter l'épée,
Il sait porter la croix !
Ton histoire est une épopée
Des plus brillants exploits.
Et ta valeur
De foi trempée,
Protègera nos foyers et nos droits.

TANTE NINETTE.

LES JEUX D'ESPRIT

Charade

Mon premier est une voyelle,
Mon second, un poisson peu fin ;
Mon tout un nom d'aspect germain ;
Cherchez-le dans la kyrielle
Des vieux empereurs romains.

Charades Amusantes

Qui peut vous tuer sans être condamné ?

Quand on me manque, l'on est souffrant ; et l'on me chasse dès que je suis présent.

Géographie

(Pour les petits jusqu'à 12 ans.)

Quelle est la situation géographique des endroits suivants : Ile d'Anticosti, Rivière-du-Loup ou Fraserville, Petit Métis, Baie Saint-Paul, Malbaie, Cacouna, Verchères, Gaspé et Fredericton ?

Toto lit un journal et voit l'intitule d'un livre : *Impôts sur les blés durs.* Après un instant de mûres réflexions : —Dis, papa, les blés durs, c'est y ceux qui servent à faire le pain rassis ?

Réponses à Jeux d'Esprit

Charade

Versez mon entier
Jusqu'à mon premier
Sans y mettre de mon deuxième,
Alors, lecteur subtil, si vous êtes [gourmand'
Vous boirez à longs traits un vin réconfortant,
Et vous aurez bientôt deviné le [problème

Réponse : Bordeaux.

Ont répondu : Marie-Antoinette Gosselin, Aline Alain, Chicoutimi ; Joséphine D., Muguet des bois, Lizzie, Québec ; George-Emile Boulay, Thérèse, Coaticook ; Ecole Garneau, Ottawa ; Cécile Dubé, Alice Dumais, Samuel Mackay, Laura Peachy, Athanase Juneau, L. P. Bélanger, Alice Philippe, Amanda St-George, Abdon Côté, Ernest Dufour, Léon McKay, Léonard Charron, Donat Landreville, Marie Mathieu, Julie Mathieu, Rhéa Leblanc, Clarisse Belliveau, Ubalde Séguin, Elmire Belliveau, Wilfrid Côté, Adélard Vanasse, Charles Peachy, Joseph Vanasse, Rosario Barrette, Roméo Chevrier, Egbert Duguay, Christophe Charron, Armand Laverdure, Alfred Moreau.

Petite poste en famille.

Geo. Emile Boulay.—Tu es arrivé trop tard pour le numéro précédent, mon petit ami ; mais cela n'empêche pas ton nom d'être inscrit dans mon grand livre. Ta réponse à ma charade, comme tu as dû le voir, n'était pas du tout correcte. Je te félicite de ton assiduité et de ta persévérance, tu es un modèle pour mes autres neveux qui devraient bien tous travailler à t'imiter.

Je suis désolée, *Aline*, d'avoir pu te faire de la peine, mais je ne comprends pas cet oubli. Je ne crois pas avoir reçu de réponses aux solutions de l'avant-dernier numéro. Es-tu bien sûre que tu me les as envoyées ces réponses ?

Travaille toujours, ma chère petite, ne te décourage pas, ce qui est fait n'est pas perdu, tu le sentiras plus tard quand tu seras d'âge à le comprendre.

Une Reine des Fromages et de la Crème

XXI

LE BAL DE GLACE

(*Suite.*)

—Malheureuse, moi?... Vous ne m'avez donc pas vue causer et rire toute la soirée? Comment voudriez-vous que je fusse malheureuse, puisque je ne cesse de m'amuser et que j'ai tout... tout ce que je puis désirer?

—Je vous ai observée,—dit la vieille dame avec douceur,—et je ne sais pas trop, en effet, ce qui vous manque. Pourtant, je voudrais vous aider, si je savais comment, ma pauvre enfant.

En même temps sa main caressait doucement la main d'Ulrique pendant que ses yeux qui ressemblaient tant à ceux du Père Sepp devenaient tout humides.

Ulrique retira brusquement sa main et lui tourna le dos sans lui répondre. En pleine gloire, en plein triomphe de beauté et de fortune, l'avoir appelée ma pauvre enfant! C'était vraiment par trop fort.

L'orage continua de gronder sourdement dans l'esprit d'Ulrique, sous ses éclats de rire et ses reparties acerbes, jusqu'au départ du dernier invité. Mais lorsqu'elle se trouva seule dans sa chambre, à l'aurore, dans son éblouissante toilette, moins éblouissante que sa beauté, un insupportable sentiment de vide l'étreignit; elle se sentit aussi seule au milieu de cette ville qui ne s'occupait que d'elle, qu'à Glockenau, au lendemain de la mort du comte Eldringen.

Sur une chaise gisait le journal parcouru avant le bal, et le titre: "Lettres d'une Forêt de Sapins", et les premiers mots: "Le monde brillant et chaud," pénétrèrent une seconde fois plus profond que ses yeux, jusqu'à son âme. Elle se détourna avec impatience, puis tout à coup, sans transition, elle tomba à genoux à côté du lit, dans toute sa splendeur de Reine de la Glace. Ses beaux bras s'arrondirent sur la soie du couvre-pied et sur leur fraîcheur de marbre elle posa son front brûlant.

—Oh! Gilbert!—murmura-t-elle les yeux secs et les lèvres brûlantes.—Oh! mon cousin, sans vous, comme le monde brillant est sombre! comme il est froid sans vous, oh! mon cousin... mon cousin!...

XXII

LES VILLAS CHEESLEY

Loin, bien loin des endroits fréquentés par le monde élégant de Londres, il existe une rue connue sous le nom Villas Cheesley. Tous ceux qui connaissent un peu les faubourgs de Londres savent que cela veut dire une rangée de constructions essayant de simuler les cottages et ne réussissant qu'à être de misérables maisonnettes à étroites fenêtres en saillie, à petits portiques, décorées de maigres ornements en stuc et dotées d'un jardinet dont le plus grand arbre serait un insuffisant abri pour une poule. Ces villas prétendent favoriser à la fois leurs locataires des agréments de la ville et de ceux de la campagne. La vérité est qu'elles ne leur donnent ni les uns ni les autres.

Dans celle de ces villas portant le No 8, le déjeuner ou plutôt une espèce de déjeuner-dînatoire s'achevait. C'était le 25 juin, c'est-à-dire le lendemain du bal de glace. La table était particulièrement animée, étant entourée de nombreux convives de tous les âges, serrés, Dieu sait comme, les uns à côté des autres.

—Grand'mère, ma serviette est détachée.

—Tout à l'heure, mon petit Tommy, je vais la rattacher.

—Grand'mère, je veux encore du pudding.

—Oui, mon mignon, tu vas en avoir; seulement, vois-tu, mon chéri, ce serait plus gentil de ne pas donner des coups de pied dans les jambes de Tommy.

—Du pain, s'il vous plait, ma tante.

—Grand'mère, mon pudding est trop chaud, faut souffler dessus.

—Tout de suite, mes chéris, tout de suite."

Celle à qui tous s'adressaient ainsi, grands comme petits, était Mme Meades, la dame en noir, dont, au bal de glace, le compatissant regard avait tant troublé Ulrique. A cela près qu'une robe de laine remplaçait celle de soie et que ses yeux cernés accusaient l'insomnie, elle était au milieu de sa nombreuse famille exactement la même qu'à la fête de la comtesse Eldringen.

Quand elle eut attaché la serviette de Tommy, servi les tartines de pain désirées, et soufflé sur le pudding de la petite Polly, Mme Meades jeta un coup d'œil autour de la table pour voir si elle ne pourrait pas rendre quelque autre service. N'en voyant pas, elle en créa. Qui voulait une pomme toute pelée? Moi... moi... fut-il dit de tous côtés, et, tout heureuse, l'excellente femme achevait d'oublier de dîner, malgré les avis réitérés de sa fille, mère d'une partie de la nichée présente.

Comme la jeune maman, estimant que Tommy, qui n'avait pas su une ligne de ses leçons, et Phil, qui avait cassé un carreau le matin par colère, ne méritaient pas ce supplément de dessert, la bonne grand'mère chercha à légitimer le bris du carreau, à expliquer la paresse de Tommy, comme un peu plus tard elle voulut démontrer que les demoiselles fort laides qu'on l'avait priée de chaperonner au bal, n'étaient, à bien regarder, pas si laides que cela, presque jolies même. Et chacun de protester, mais gentiment, mais affectueusement, car c'était de l'adoration que tous professaient pour cette si bonne grand'maman Meades. A tous moments les petits s'attachaient en grappe à l'excellente vieille pour couvrir de baisers son bon visage que, dans une charmante aberration semblable à la sienne, ils déclaraient le plus joli du monde. C'était un délicieux tableau que celui qu'offrait ce familial intérieur.

Le déjeûner s'achevait à peine, lorsque le turbulent

Tommy, depuis un instant à la fenêtre, revint tout émerveillé annoncer que, devant la porte, une belle dame descendait d'une belle voiture, et l'instant d'après un coup de sonnette fit dégrigoler la petite Polly du cou de sa grand'mère.

—Mon Dieu, je me sauve!... s'écria celle-ci.

Et avec son bonnet tout de travers et ses cheveux blancs un peu ébouriffés, elle se dégagea de l'étreinte de deux ou trois petits-fils et disparut à la hâte par la porte la plus proche.

C'était dans la chambre des enfants qu'elle s'était réfugiée; elle s'était souvenue qu'il y avait un trou à raccommoder dans les bas de Phil. Mais à peine Mme Meades avait-elle enfilé son aiguille que la porte fut brusquement ouverte par le propriétaire du bas qui annonça bruyamment que c'était grand'mère, et personne autre, que voulait voir la belle dame venue dans la belle voiture.

Grand'mère resta interdite pendant une minute, les mains encore fourrées dans les bas qu'elle examinait. Puis, se décidant, elle lissa ses cheveux et descendit. Quelqu'un la demandait, cela suffisait.

Quand discrètement Mme Meades se glissa par la porte du salon, elle se trouva en présence d'une grande jeune femme, vêtue à la dernière mode, qui attendait debout au milieu de la pièce. Elle reconnut la Reine de la Glace, mais pâle et les yeux cerclés, à la fois heureuses et surprise, en s'avançant les deux mains tendues.

—Ma chère enfant,que c'est bon à vous de venir voir une vieille femme comme moi! Comme vous semblez triste! Oh! mon Dieu, y aurait-il quelque chose que je puisse faire pour vous?

Ulrique ne prit pas plus la main tendue qu'elle ne bougea de l'endroit où elle était. Ses sourcils noirs étaient froncés et ses lèvres serrées.

—Je suis venue, — dit-elle lentement, — parce que je désirais vous demander ce que vous aviez voulu dire hier. J'ai appris votre adresse par Mme White. Qu'est-ce qui vous fait penser que je ne suis pas heureuse?

Il y avait du défi dans sa voix, mais dans ses yeux il y avait une interrogation anxieuse.

—Je ne peux pas vous dire ce qui m'en a d'abord donné l'idée, ma chère enfant, mais du moment où je vous ai vue, j'ai été sûre qu'il y avait quelque chose qui manquait dans votre vie. Si je savais pouvoir vous le donner, je serais bien contente.

Les traits d'Ulrique se contractèrent, ses sourcils se froncèrent, plus encore, mais la lutte entre son orgueil et son cœur était à son terme: soudain l'orgueil fut vaincu; se couvrant le visage de ses mains, la jeune comtesse éclata en sanglots.

D'un élan Mme Meades prit la main qui, cette fois, lui fut abandonnée sans résistance et entraina sa visiteuse jusqu'au canapé, pleurant aussi, de confiance, pour lui tenir compagnie. Puis elles s'assirent, côte à côte, et Ulrique, sanglotant toujours comme si son cœur allait se briser, sentit des bras caressants, maternels, l'étreindre doucement. Bientôt, après une courte résistance, elle laissa tomber sa tête sur l'épaule qui s'offrait à elle, et pourtant ces larmes, en coulant, lui apportaient un inexprimable soulagement. Le bandeau de torture, qui, depuis des semaines et des mois, la comprimait toute, venait enfin de céder.

—Vous avez raison, — dit-elle d'une voix entrecoupée, — personne ne l'a deviné que vous; je suis malheureuse, oh! oui, bien malheureuse!... Il s'est joué de moi, il a gâté toute ma vie!

—Mais peut-être, mon enfant, — dit tout bas la vieille dame, — n'en avait-il pas l'intention? Peut-être tout peut-il encore s'arranger?

—Il est mort... répondit Ulrique, le visage toujours caché.

Cette fois, Mme Meades ne répondit pas; seulement les doigts qui entouraient la main brûlante d'Ulrique la serrèrent un peu plus. Elle avait passé elle-même par de grands et terribles chagrins, elle avait perdu des enfants, pleuré un mari, elle savait qu'il y a des moments où une sympathie silencieuse vaut mieux que les meilleures paroles.

—Je ne comprends pas moi-même ce qui m'a fait venir à vous, — dit Ulrique en relevant la tête, après un long silence. — Je crois que c'est parce que vous me rappelez quelqu'un que j'ai connu autrefois, un vieillard qui était bon pour moi.

—Vous ne pouviez me causer plus de joie, répondit Mme Meades d'un ton sincèrement ému.

A ce moment, Tommy passa la tête dans l'entrebâillement de la porte.

—Qu'y a-t-il, mon petit? — interrogea la vieille dame.

—Grand-mère, où est la corde que vous m'avez promise pour ma toup'e?

—Je vais te la donner, mon chéri.

Et trottinant vers une table à l'extrémité de la chambre, elle tira d'un tiroir un paquet de ficelles emmêlées et donna à l'enfant ce qu'il réclamait. Elle revint aussitôt à Ulrique en s'excusant.

—Ils sont si habitués à venir à moi quand leur mère est occupée. Voyez-vous, nous...

Elle ne put achever: c'était la petite Polly qui, sans façons, accourait annoncer que sa sœur, Ella, était tombée et s'était fait une bosse à la tête, et qu'elle refusait obstinément d'être consolée ou même de se laisser soigner par d'autres que Grand'mère. Mme Meades demanda cinq minutes à sa visiteuse et glissa vivement hors da la chambre exactement comme elle y était entrée.

Lorsqu'elle revint, Ulrique avait en partie repris son sans-froid. Elle avait essuyé ses yeux et relevé son voile; ses lèvres seules restaient un peu frémissantes.

—Est-ce parce que vous n'avez pas déjà assez d'êtres à vous à gâter,—demanda-t-elle, avec un sourire

indécis, — que vous vous détournez de votre chemin pour prendre intérêt à des étrangers?

Mme Meades fit un geste rapide comme si elle eût voulu fermer la bouche à Ulrique.

—Chut!... voilà un mot que je ne comprends pas. Pourquoi serions-nous étrangères l'une à l'autre?

—Mais, — persista Ulrique, je ne vous suis rien, vous ne savez rien de moi, et pourtant, à partir du moment où j'ai posé les yeux sur vous, j'ai senti que vous aviez à moitié deviné mon secret.

Mme Meades secoua la tête.

—Deviner est assez facile, si seulement je pouvais vous soulager, ma pauvre enfant.

—Mais vous l'avez fait déjà. Laissez-moi rester ici pour causer avec vous et vous regarder. Je ne saurais expliquer comment cela se fait, mais vous me reposez et vous me rafraichissez... et je suis si lasse, mon Dieu! et la douleur de mon cœur est si brûlante!

Et pendant ce temps, là-bas, bien loin, dans le West End, les voitures se succédaient à la porte de la comtesse Eldringen, absente, sortie sans indiquer le but de sa promenade, et les visiteurs repartaient désolés. M. Rockingham surtout, se croyant attendu, se demandait en faveur de qui la beauté à la mode se privait de toutes ces adulations. On se fût heurté à leur incrédulité si on leur eût dit que la comtesse était tranquillement dans une pauvre petite maison perdue, assise sur un canapé de misérable cretonne et prenant du thé à deux shillings dans une tasse ébréchée.

Ah! c'est que, là, Ulrique croyait entendre le Père Sepp retrouvé par delà la tombe, mais un Père Sepp doué de tous les délicats raffinements d'un esprit féminin cultivé, et il lui semblait, comme jadis, que c'était au Père Sepp qu'elle se racontait elle-même en même temps que les crises de sa vie, car elle lui raconta tout, à Mme Meades, d'abondance, en toute confiance, malgré elle, comme poussée sur une pente où elle ne pouvait s'arrêter et au bas de laquelle l'attendait comme un bain de repos, de soulagement, de calme.

Quand elle eut fini de parler, il se fit entre la jeune fille et la vieille femme un long silence tout plein de pensées.

—Dites-moi, — reprit Ulrique qui, les coudes aux genoux, le menton appuyé sur ses mains croisées, tenant les yeux obstinément fixés sur la pâle rosace du tapis râpé, — dites-moi si c'est vraiment la peine de vivre et si je ne devrais pas mourir pour tâcher d'être heureuse?

(A suivre)